

Mag/reportage



VOYAGE À AUSCHWITZ

L'ÉCOLE DE LA FRATERNITÉ

Chaque année, pour alerter leur conscience, Samia Essabaa, professeur d'anglais en Seine-Saint-Denis, emmène ses lycéens à Auschwitz. Le 4 février dernier, en hommage à Simone Veil, c'est aussi avec leurs mères, des femmes de toutes confessions, qu'elle est partie. Un périple humaniste, hymne à la tolérance et au vivre-ensemble. "Madame Figaro" l'a suivie.

SAMIA ÔTE SES MOUFLES ROUGES. Ses doigts tremblent, pas seulement à cause du froid. Ce dimanche 4 février à Auschwitz-Birkenau, la neige tombe à gros flocons silencieux sur les trois pages raturées et annotées qu'elle serre entre ses mains. Jusqu'au dernier moment, cette enseignante a corrigé sa copie. Debout sur la Judenrampe, l'ancienne rampe d'arrivée des déportés, elle bannit ses derniers doutes. Le discours qu'elle s'apprête à prononcer en hommage à Simone Veil, disparue le 30 juin dernier, synthétise l'engagement d'une vie. Samia Essabaa, 51 ans, est de ces profs d'exception qui marquent leurs élèves de façon indélébile. Depuis plus de vingt ans, confrontée à la montée de l'antisémitisme dans les quartiers défavorisés de Seine-Saint-Denis, cette enseignante d'anglais de Noisy-le-Sec bataille pour faire connaître la Shoah à ses classes autrement

que par les livres d'Histoire, au plus près du réel. Depuis 2005, soutenue par Simone Veil, elle emmène chaque année ses lycéens à Auschwitz. Aujourd'hui présidente de l'association Langage de Femmes, elle dynamite à nouveau les barrières et les préjugés en réunissant soixante-dix femmes de toutes confessions, juives, musulmanes, chrétiennes. Une quinzaine de ses lycéennes, accompagnées de leurs mères, mais aussi des enseignantes et des chefs d'entreprise sont venues porter un message d'apaisement et honorer la mémoire de Simone Veil, qui fut déportée à Auschwitz-Birkenau le 15 avril 1944. Samia s'élance : « Grâce à elle, j'ai appris à oser, à résister et à ne pas renoncer. »

UNE MIXITÉ PERDUE

Née à Villepinte, élevée à Gagny, Samia a tout de l'enfant du « 9.3 ». Fille d'immigrés marocains, d'un père ouvrier chez Chrysler et d'une mère femme de ménage, cette aînée de

SE SOUVENIR
La tristement célèbre entrée du camp Auschwitz I, avec sa devise "Arbeit macht frei" (le travail rend libre) en fronton (1). Moment de recueillement avec Samia Essabaa (2), professeur d'anglais et présidente de l'association Langage de Femmes. Des élèves déposent une gerbe (3) devant le lac où les nazis jetaient les cendres des prisonniers assassinés et brûlés.

sept enfants se responsabilise très tôt : « J'étais le scribe de ma famille. Mes parents, illettrés tous les deux, m'ont transmis le respect de l'école. J'ai reçu une éducation musulmane et républicaine. » Au primaire, elle se lie d'amitié avec une enfant juive : « Nous étions inséparables. Dans les années 1970, il y avait une vraie mixité en Seine-Saint-Denis. Les familles chrétiennes, musulmanes et juives vivaient côte à côte. On s'invitait aux fêtes. Entre voisins de palier, on partageait les gâteaux, les bonheurs, les chagrins... Je suis nostalgique de ce vivre-ensemble. Aujourd'hui, aucun de mes élèves ne connaît ce mélange culturel. Cela m'attriste. Chacun se replie dans sa communauté. » Devenue prof d'anglais, elle est affectée dans un lycée professionnel de Noisy-le-Sec, classé en zone d'éducation prioritaire, où se côtoient quarante-cinq nationalités. Lors de sa première rentrée, le 11 septembre 2001, les tours du World Trade Center s'effondrent. « J'ai entendu des propos inacceptables dans ma classe, raconte-t-elle. Deux ou trois élèves m'ont dit : "Dans les tours, il y avait surtout des

PAR DALILA KERCHOUCHE / PHOTOS AXELLE DE RUSSÉ

PHOTOS AXELLE DE RUSSÉ



1



2



3

banquiers juifs. Ils ont mérité leur sort." J'étais sidérée. Mes élèves colportaient des préjugés antisémites entendus sur des chaînes satellitaires. Ce jour-là, j'ai transformé le sens de mon métier. Je ne pouvais plus me contenter d'enseigner comme si de rien n'était. Je devais transmettre une pédagogie de tolérance, de paix et de valeurs républicaines. » Elle décide d'emmener sa classe à Auschwitz-Birkenau (en Pologne), le plus important camp d'extermination nazi, où périrent près d'un million de Juifs d'Europe. « Contre l'ignorance et la propagande, je lutte avec le savoir. Je montre où mènent les paroles de haine : à la négation de l'autre. »

Mais comment financer le voyage ? En 2004, elle écrit à Simone Veil, alors présidente de la Fondation pour la Mémoire de la Shoah. « Elle m'a reçue avec mes élèves. Accessible, à l'écoute, curieuse, elle m'a tout de suite soutenue. Mes jeunes étaient surpris qu'elle s'intéresse à eux. Ils m'ont dit : "Madame, ça veut dire qu'on est importants ?" Le fond de mon travail, c'est l'appropriation de la citoyenneté et la déconstruction des préjugés. »

TÉMOIGNER
Devant une photo de l'album dit de Lili Jacob (1), un ensemble de clichés réalisés par les nazis à Auschwitz-Birkenau à l'été 1944 : on y voit le processus de sélection sur la Judenrampe, à l'arrivée des convois. Les femmes âgées et les enfants étaient directement voués à la chambre à gaz.

une pharmacienne fraîchement retraitée. Le 30 juin 2017, le jour de la mort de Simone Veil, elles créent leur propre association : Langage de Femmes. « Pour toucher les mères et transmettre la tolérance et le vivre-ensemble à travers l'éducation », affirme Suzanne Nakache.

SOIF DE CONNAISSANCE

Ce dimanche glacial de février à Roissy, Samia accueille les femmes avec le sourire, du chocolat et des brioches. « Je fais ce voyage car les mères de mes élèves me l'ont demandé, explique-t-elle. Certaines n'ont pas été à l'école ou n'ont jamais étudié la Shoah dans leur pays d'origine. Elles en ont assez que leurs enfants leur répètent : "Toi, tu ne sais rien." Elles ont soif de connaissance pour discuter avec leurs enfants, voire les corriger. » Sous une neige de plus en plus dense, les soixante-dix femmes pénètrent avec appréhension dans l'immensité glacée d'Auschwitz-Birkenau, cent soixante-quinze hectares figés dans un silence de mort. Elles longent les barbelés, lèvent les yeux vers les miradors, s'arrêtent devant les ruines des chambres à gaz dynamitées par les Allemands à la fin de la guerre, et déposent une gerbe de roses blanches devant le lac où les nazis jetaient les cendres des corps brûlés dans les fours. Attentives, elles écoutent les explications de Julia, la guide du Mémorial de la Shoah, qui les accompagne, qui

décrit la sélection, les salles de déshabillage, la nudité, les cheveux tondus, les tatouages, les humiliations, les privations, le froid, la saleté, la peur... Le groupe s'arrête devant le dortoir des femmes : « Chaque fois que je viens ici, cela me déchire », confesse Samia. À ses côtés, Djamilia frissonne, choquée : « Comment les déportées pouvaient-elles dormir entassées sur ces planches de bois ? On peut difficilement imaginer ces conditions de vie inhumaines. Quand j'entends des gens me dire que la Shoah n'a pas existé, cela me révolte. »

L'INIMAGINABLE

Tout au long de la journée, plusieurs évoquent Ginette Kolinka, 93 ans, survivante du camp d'Auschwitz-Birkenau, qu'elles ont rencontrée quinze jours auparavant : « Aujourd'hui, Auschwitz est silencieux. À l'époque, c'était très bruyant, on entendait les aboiements des chiens, les cris des SS, on s'enfonçait dans la boue jusqu'aux chevilles. Et surtout il y avait cette odeur de mort qui sortait des fours crématoires et imprégnait votre peau... » À la tombée de la nuit, sous les lumières blafardes des réverbères, le musée national d'Auschwitz-Birkenau prend une dimension fantomatique. Elles regardent, mutiques, les vitrines où

SE SOUTENIR
L'association Langage de femmes, animée entre autres par Suzanne Nakache et Véronique Haupschtein, a pour but d'améliorer la compréhension entre les femmes d'horizons divers et de lutter contre le racisme et l'antisémitisme. Ce jour-là, 70 femmes ont visité ensemble le camp (2 et 3), lieu de mémoire et de réflexion sur le monde actuel.

s'amoncellent des cheveux, des lunettes, des valises, des chaussures d'enfants... Les yeux rougissent, certains regards se détournent. Sidérée, Fatima, 35 ans, se questionne tout haut : « Comment la cruauté humaine peut-elle mener à une telle tragédie ? C'est inimaginable. » Devant une ancienne chambre à gaz, Lina, 16 ans, l'une des élèves de Samia venue avec sa mère, qui porte le voile, murmure : « Avant de venir ici, je ne me sentais pas concernée par la Shoah. Quand Simone Veil a été déportée, elle avait 16 ans, c'est-à-dire le même âge que le mien. Maintenant, je me dis que ça aurait pu m'arriver. Comment peut-on tuer des gens à cause de leur religion ? Ça me fait mal. » La journée se termine. Serrées les unes contre les autres pour se réchauffer le corps et le cœur, les femmes déposent des bougies contre le mur lézardé d'une chambre à gaz. Aux côtés de Samia, Anne-Marie Revcolevschi clôt le voyage : « Auschwitz n'est pas un lieu hors du temps présent. C'est un lieu de réflexion sur notre monde actuel. Ne détournons jamais le regard quand un enfant juif est maltraité ou quand une femme musulmane, voilée ou pas, est mal jugée. Portons les valeurs d'humanité et de partage dans ce lieu où elles furent piétinées. Revenons de ce voyage sans désespoir, mais avec la force de rendre le monde meilleur que nous ne l'avons trouvé. Montrons-nous dignes de Simone Veil. » ♦